



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page.

MODES.

ALEXANDRINE ¹.

Il y a une grande recherche de *pardessus* à la promenade comme dans les salons. Nous sommes bien loin de la pelisse et du manteau, qu'on jetait dans l'antichambre ou qu'on laissait dans sa voiture avant de se présenter en visite; maintenant qu'on a donné à ce vêtement non pas plus de luxe peut-être, mais infiniment plus de goût dans sa coupe et d'élégance dans ses ornements, il est de *mise* partout, sauf les distinctions que nos premiers artistes en mode ont établies. Alexandrine, par exemple, si bien accoutumée aux exigences de la *fashion*, et qui y paye tribut par les plus délicieuses

innovations, a su réunir une diversité de pardessus qui ont le double mérite du bon goût et de l'originalité, puisque les modèles en sont créés par elle. Que vous les appelliez manteaux, mantelets, châtelaines, visites, et de tous les noms qu'on entend partout, ils n'en sortent pas moins du cercle des vulgarités, parce que le goût est une chose exceptionnelle. La *roulière*, par exemple, toute simple et un peu bizarre même, a un cachet tout particulier sur les épaules d'une grande dame, parce que c'est vraiment très-distingué et que tout le monde ne saurait le porter. Le *garrick* est encore une simplicité, mais une simplicité toute remplie de grâce et parfaitement utile pour les courses du matin; il est en velours à plusieurs collets, garni d'un galon d'apparence modeste, mais d'un travail recherché. Le *manteau grec*, avec le chapeau assorti, est demandé de

¹ Rue d'Antin, 14.

tous côtés. Puis viennent le *Catherine II*, l'*infante*, le *mauresque*, et tant d'autres plus jolis l'un que l'autre; chacun d'eux a son caractère particulier, et quant aux *manteaux* de fantaisie, notre dernière gravure a montré la distinction de leur coupe. On sait aussi comme Alexandrine excelle dans tout ce qui est parure, et l'on est déjà parée avec ses pardessus en satin blanc, rose, bleu ciel, tout garnis de blonde de même couleur ou de passermenterie d'un travail fin et délicat. La forme en est presque ajustée avec des pèlerines-fichus qui descendent un peu plus bas que la taille. Nous ne parlerons pas des *sorties* de théâtre, qui se distinguent entre toutes les autres dans le vestibule des Italiens. Au capuchon bien ouaté et bien taillé pour préserver la coiffure elle adapte une grande dentelle qui forme voilette et sied à merveille; c'est généralement un haute blonde blanche ou noire.

Quant à ses chapeaux, c'est le velours épinglé coupé par des ornements tels que plumes posées dans un nouveau genre, ou de la dentelle rattachée par une branche en fleurs de velours; des capotes de satin pour garantir de la bise du bois, et des coiffures adorables pour le soir. Il serait difficile, pour ne pas dire impossible, de bien définir ce qui en fait le charme; ce ne sont point les franges d'or, les rubans veloutés et lamés, les oiseaux et les marabouts qui les ombragent de leur fin duvet, ni les tulles d'or et d'argent, les broderies et les fleurs, c'est plus que tout cela, car c'est le *je ne sais quoi* qui l'emporte sur les choses les plus belles, ou plutôt les complète en donnant à la physionomie ce qui lui convient. Là est le secret le plus précieux, le secret d'Alexandrine.

— Nous avons dit qu'Alexandrine, Baudrant, et autres sommités, emploient beaucoup de blondes, c'est dire qu'elles sont à la mode. Aussi Violard¹, qui suit et devance même le progrès dans tout ce qui est de son ressort, a, en blondes, un assortiment admirable: blondes mates, blondes guipures, des dessins les plus riches et les plus légers à la fois, et cela sans préjudice des magnifiques dentelles qui, cet hiver, seront indispensables sur les merveilleux damas que

pas une femme ne pourra se dispenser d'avoir. Violard, lui aussi, a payé tribut à la manie des *imitations* qui s'est introduite dans la dentelle comme en toute chose, et il a fait fabriquer en ce genre des dentelles noires surprenantes. Cependant nous devons dire que, tout en les adoptant quelquefois comme fantaisie, les femmes élégantes, comme celles qui ont le bon goût de n'aimer que le beau, ne veulent aussi que le *vrai*. Aussi, toutes les robes qui sortent des grandes maisons ont des volants en *vraie* dentelle; cela est d'ailleurs une économie, puisqu'il faut bien que l'économie se glisse partout, car on les retrouve toujours, on leur fait subir mille transformations, ce qui est impossible avec la dentelle imitée. Les garnitures d'application avec la berthe et les barbes pareilles remplacent l'angleterre, mais rien ne peut remplacer le point d'Angleterre, dont nous avons vu chez Violard des parures du plus grand prix et aussi de la plus grande beauté.

— Nous citerons quelques toilettes qui nous ont paru devoir être le type de celles qui se porteront cet hiver. — Une robe en velours épinglé mais avec une raie satinée à dessin turc, garnie de volants en rubans de couleurs variées, répondant à l'étoffe. Un corsage plat avec la berthe pareille et les manches courtes ornées comme le bas de la jupe. — Une robe de brocart vert émeraude avec guipure imitée dans l'étoffe même, pèlerine à pans croisés devant en point de Venise. — Une robe moire satinée bleu Joinville, garnie de hautes franges surmontées chacune d'une large natte en satin, le corsage châtelaine à trois coutures recouvertes de nattes; les manches jusqu'au coude, couvertes de frange et de nattes un peu plus petites. Richu montant en application d'angleterre, ainsi que les manches longues, s'arrêtant au-dessus du poignet et terminées par de riches bracelets. Demi-turban en dentelle. Toilette de dîner. — Une robe en satin oreille-d'ours, avec de larges bandes de velours partant du corsage jusqu'au bas de la jupe perpendiculairement; elles se réunissent à la ceinture et vont s'élargissant pour former tablier; et dans le sens inverse, sur le corsage plat et montant, les manches, demi-larges, longues, sont coupées de même par du velours et se terminent par deux rangs de haute dentelle

¹ Rue Choiseul, 2 bis.



noire; le pardessus en satin garni de velours, un peu court, était entouré d'une dentelle noire.

— Quant à la chaussure, elle perd de son uniformité, en ce que les souliers se font d'étoffe pareille à la robe ou tout au moins de la même couleur. On porte beaucoup de brodequins en satin noir, le matin, et pour la chambre en velours brodé de passementerie. Les mules, quelle que soit leur élégance, ne dépassent plus la chambre à coucher.

— Les mouchoirs de deuil ont ordinairement dans leurs vignettes quelque chose de lugubre que Chapron¹ a remplacé par une broderie légère si jolie, qu'elle va passer dans la mode. Car ce n'est pas seulement dans l'idéal de la beauté du mouchoir qu'il excelle, mais aussi dans ces recherches de menue coquetterie qui sont d'autant plus précieuses qu'elles se renouvellent à tout instant. Les mouchoirs de demi-toilette sont variés à l'infini, soit en broderies de couleur, soit en petits plis formés par des points à jour, ou des festons à plat, ou des dents bordées d'une petite dentelle, sans parler des batistes imprimées avec tant de soin et des couleurs si heureuses, que les jeunes gens ne peuvent se dispenser de les adopter.

— Inutile de parler de la supériorité de la ganterie de Mayer², cette supériorité lui est toute acquise; comme aussi des charmantes fermetures et garnitures de gants pour lesquelles il a chaque hiver des innovations charmantes. Nous avons admiré aussi les fantaisies qu'il a réunies pour tenter toutes les femmes; des tabliers de toute sorte; des bourses nouvelles; des coiffures de petite soirée, et de petites cravates pour accompagner les fichus montants, qui ne le cèdent en rien pour le goût à celles si riches et si belles qu'il offre aux hommes dont la mise est particulièrement recherchée.

L'hiver revient, et avec lui les apprêts des fêtes, les pensées du plaisir, les gais préparatifs de la danse; et cet hiver, surtout, disait-on de toutes parts, on dansera beaucoup. — Un de nos jeunes princes, venant de contracter une illustre alliance, donnera l'exemple du plaisir, on s'empressera de

le suivre; et là-dessus tous nos artistes de se mettre à l'œuvre pour produire des parures dignes des fêtes royales. Mais la Loire, dans un débordement inouï jusqu'alors, vient ruiner des familles, des populations entières... et nous parlons de fêtes!... Sans doute, et plus que jamais peut-être, car il s'agit maintenant de soulager une infortune immense: le bal n'est plus un plaisir seulement, il devient un devoir. Aussi chacun se promet-il de souscrire largement à l'appel du malheur. Rien ne sera trop beau, rien ne sera trop riche: le malheur est suprême, les secours seront magnifiques et les bals d'un luxe inconnu jusqu'à ce jour... et nos artistes reprennent les merveilles commencées.

Parmi les novateurs en bon goût, en élégance, il nous faut toujours citer en première ligne Chagot frères¹. Ces infatigables artistes nous prouvent, contrairement au dicton, qu'il y a du nouveau sous le soleil. Une de leurs dernières coiffures, d'un luxe vraiment royal (aussi la nomme-t-on la Fernanda), est de feuillage d'iris bordé de mousse argent, avec touffes de chaque côté, dans lesquelles jouent des roseaux d'argent scintillants et diamantés. Une autre, magnifique encore (Montpensier), se compose de feuilles de chêne bordées or avec glands or: c'est à la fois simple et noble. Il nous serait trop long de décrire les charmantes nouveautés que la mode doit à la maison Chagot frères.

Les modes de l'hiver se sont transportées de Paris à Londres dans toute leur plus précieuse utilité, leur plus admirable élégance, dans la maison Ozanne², qui les a réunies avec le goût qui distingue les modèles, dont il vient lui-même faire le choix dans nos principales maisons de Paris. — Nous reviendrons sur les détails des nombreux et charmants articles qui viennent de lui être expédiés. — Mais ce que nous pouvons affirmer à l'avance, c'est que tout y est la représentation la plus réelle et la mieux choisie des modes de la saison.

PLANCHE DE PATRONS.

Manteau persan. — La planche n'étant pas suffisamment grande pour développer ce patron dans toute sa

¹ Rue de la Paix, 7. — ² Rue de la Paix, 26.

¹ Rue Richelieu, 81. — ² 2, Brook street, Hanover square.

hauteur, le devant ainsi que le dos se trouvent sur la feuille, coupés en deux parties. L'endroit où la partie n° 1 doit être reportée sur celle n° 2 est indiqué par des lignes de points, A B pour le devant et C D pour le dos. — Sur le côté, le bas du manteau est lacé par une cordelière terminée par deux glands; le même ornement se répète au bas de la couture de l'épaule. — Les œillets indiquent la distance où commence cette espèce de laçure. — De chaque côté des coutures on met un large galon ou tout autre ornement en passementerie qui borde également le tour du manteau ainsi que le col. — La gravure du 20 de ce mois représentera ce modèle.

Entre-deux et différentes boutonnères pour devant de chemise d'homme. — L'ourlet du milieu, qui se fait fort large, est brodé, sur les deux bords, d'une même petite guirlande; dans le milieu, on place trois boutonnères semblables.

Col. — Broderie au plumetis.

Les patrons sont de l'Industrie Parisienne, rue Louis-le-Grand, 35.

Les dessins sont de M. Deroy, rue Saint-Thomas du Louvre, 42.

Nous reprendrons dans notre prochain numéro la suite des *Mémoires d'un Homme heureux*.

COURRIER DE LONDRES.

Londres, 10 novembre 1846.

La chose se passait hier lundi, de midi à cinq heures de relevée, par une jolie brise de nord-ouest. Le ciel était sombre et gris, de gros nuages déchirés, noirs et suspendus à la voûte céleste comme des toiles d'araignée, laissaient échapper par leurs interstices tantôt une pluie délicate et fine, tantôt une averse brutale et drue.

Le diable Asmodée prit alors son parapluie à bec de corne et son binocle de chrysocale; il orna son index d'un pur *sheffield*, et chaussa des bottes vernies, remontées à neuf; puis, me tirant à l'écart, il me tint à peu près ce langage: — Puisque mes historiographes ordinaires Milton, Le Sage, Frédéric Soulié et Marryat (le capitaine) me laissent respirer un instant, je veux, ma chère Nathalie, vous consacrer ce moment de loisir et l'employer à votre éducation. La vie britannique est, vous le savez, aussi murée que la grande pyramide de Chéops, et ce n'est qu'avec l'aide du diable qu'on peut y pénétrer. Voulez-vous mon assistance en tout bien, tout honneur, foi de gentilhomme!

— Certainement, fis-je, en tressaillant d'aise.

— Alors, belle dame, reprit Asmodée du

ton le plus régence, prenez votre ombrelle et mon bras, et marchons. Le trottoir est presque sec, la conjuncture propice, et le vent chiffonne à peine en cet instant quelques nuages mutins au firmament. Voyez-vous déjà cette foule qui moutonne comme les vagues, et qui se précipite vers le *forum* crotté de la capitale des Trois-Royaumes? En avant donc, car aujourd'hui 9 novembre, tous les frelons de l'ordre social ont quitté leurs ruches d'ordinaire inabordables, et ce serait bien le diable si nous ne revenions pas avec une ample moisson de déductions morales plus ou moins philosophiques.

Je pris le bras de mon élégant *cicérone*, et nous nous acheminâmes vers la Cité, pressés par des équipages pavoisés comme des navires en fête, heurtés par des piétons empressés, turbulents, ahuris. La Grande-Bretagne nous semble en proie à une tarentule fantastique.

Je rompis la première le silence. — De quoi parlerons-nous d'abord, monseigneur Asmodée? Si nous nous occupons un peu de poésie?

— Sujet fort râpé, chère amie. Les muses, venues ici avec Shakespeare, sont reparties avec Byron. Entrons davantage dans les actualités.

Cette critique du sentiment poétique me chagrina sensiblement. Le diable s'en aperçut, et il reprit:

— Vous n'êtes point sans avoir entendu parler de la forêt de Dodone, dont les arbres parlaient et prophétisaient. Ici les arbres sont rares et ne parlent point, façonnés qu'ils sont en vergues, en huniers, en mâtures. Mais les monuments publics et privés, les briques des tavernes, et... *suprema vox populi*, la grande voix du peuple, parlent et rendent des oracles. Ouvrez les yeux, ma bonne, et me dites ce que vous voyez?

— Ce que je vois? mais tout un cortège moyen âge — un chariot tout couvert d'or, mais d'une forme insolite, enfin une mascarade des plus bizarres et des plus sérieusement bouffonnes.

— Chût! Ne riez pas; vous êtes en présence du roi de la Cité, du lord maire, dont on inaugure au son des cloches, des clairons et du canon, la royauté annuelle.

— Quoi! cet homme, jeune encore, affublé d'une si singulière perruque, et traîné dans



15 Novembre 1846.

2225.

Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, 1.

Chapeaux de M^{lle} Romain, r. de la Ch.^e d'Antin, 18. Echarpe en velours rayé et étoffes de la M^{lle} Gagelin.
 Rassem^{te} Torré-Delisle. Mouchoir Chapron. Gants Mayer. Parfums Guerlain.

Messrs. S. & J. Fuller, 39, Abchurch Lane, Lond.



le chariot couvert d'or, c'est le roi de la Cité, c'est le lord maire?

— Ni plus ni moins. C'est sir George Carrol lui-même, homme très-honorable, qui, malgré son mérite, l'a emporté sur une de mes âmes damnées, mon ami l'alderman Wood, que je n'ai pu encore cette fois faire réussir, à mon grand regret. Mais patience, j'y arriverai.

— Et tous ces gens, plus drôlatiques les uns que les autres, qui entourent sir George Carrol, qui sont-ils, s'il vous plaît?

— Ce sont les scherrifs, les aldermen, les maréchaux d'armes, les huissiers à verge, les massiers et les porte-bannières.

— Et ces armures qui reluisent, ces halbardes qui résonnent, ces robes éclatantes où l'or joue sur les sept couleurs de l'arc-en-ciel, et toutes ces chevelures poudrées à blanc et frisées à neuf... tout ce tohubohu appartient-ils à des gens sensés ou à des échappés de Bedlam?...

— Tout cela appartient à des gens qui ont leur raison. Cela vous étonne, ma chère!... Mais que voulez-vous? qu'un lord maire soit privé de son antique costume, que le frac moderne remplace la robe solennelle, que le vulgaire chapeau brise l'aureole qui resplendit sur son front: alors, comme le robuste amant de Dalila privé de ses forces et de sa chevelure, le digne magistrat ne croira pas plus à lui-même que ses administrés ne croiront en lui; il n'imposera plus aux Philistins récalcitrants qui, par irrévérence extrême et dernière, lui refuseront un jour peut-être la douce appellation de mylord! (monseigneur).

— Diable! fis je, vous parlez comme un ange. L'esprit de l'homme, en effet, pourrait bien avoir besoin, pour être contenu, de ne point séparer la formule du fait, l'enveloppe du noyau, l'écorce du fruit. Dans ce siècle utilitaire et niveleur, où l'or égalise le bien-être, où l'habit du plébéien ressemble à s'y méprendre à l'habit du duc et pair, dans une société et un pays où tout se précipite vers une désolante uniformité, je conçois qu'il ne resterait vraiment rien de disparate, n'étaient les robes rouges et bleues, les collerettes et les perruques municipales. Cependant, à vrai dire, cette cérémonie est bien sérieusement ridicule...

Le diable fit un rire qu'Homère eût pris

pour celui du maître des dieux, et repartit: Ma chère Nathalie, ce sérieux dont vous vous plaignez est le *vis comica* du divertissement... et ce divertissement, tous les 9 novembre, à moins que le 9 novembre ne soit un dimanche, se donne depuis que je me connais dans la blanche Albion, et je me connais depuis des centaines d'années, ne vous en déplaît!...

J'allais poursuivre le cours de mes questions, lorsque mon attention fut détournée par une rumeur effroyable qui s'élevait non loin de moi. Epouvantée par le redoublement des *hurrahs* pour sir George Carrol, des grognements à l'adresse de l'alderman Wood, et par les sons aigus d'une musique primitive, encore emprisonnée dans le *ré, la, mi*, je voulus m'éloigner sous l'égide de mon galant compagnon. Je le cherchai en vain dans la foule; le diable avait fui. Où? Pourquoi? Comment? Je le saurai peut-être un jour.

Après ces rudes émotions de la place publique, après avoir vu le lord maire s'embarquer à Blackfriars' bridge avec les députés de toutes les corporations de la Cité, pour aller à Westminster-hall prêter serment devant les barons de l'échiquier, je ne jugeai pas à propos d'attendre le retour du cortège, je rentrai chez moi, et pour me délasser, je m'en fus le soir à Drury-Lane, où sur la scène je ne fus pas peu surprise de retrouver le diable faisant encore des siennes, faisant le diable à quatre. Asmodée était changé du tout au tout. Il avait pris cette fois les traits si spirituellement délicats de Flora Fabbri. Donner une idée de la pétulance coquette, de la vivacité mutine, de la grâce enchantée du diable ainsi métamorphosé, est chose impossible. Constatons un fait, c'est que la personnification de messire Asmodée, autrement dit Flora Fabbri, est adorée ici. En effet, sur la scène de Drury-Lane Flora Fabbri est tout à fait chez elle; elle est plus qu'elle-même; ce n'est ni plus ni moins que la déesse de la danse, M^{me} Terpsichore en personne, puisqu'il faut la nommer, tenant *Royal Levée*. La foule des spectateurs, car chaque soir il y a plus d'appelés que d'élus, vient déposer à ses pieds le tribut de son admiration en forme de bouquets et de couronnes de fleurs de toute espèce. C'est un heureux empire que celui

qui se formule ainsi; c'est un empire tout d'attraction et de sympathie que chaque jour voit affermir, et qui, de l'état de *furor* où il est en ce moment, menace de passer sous peu à l'état de culte, de vrai culte! Que Fabbri y prenne garde, il n'y a que Jupiter, au dire de Boufflers, qui ait un assez grand fonds de gaieté pour ne pas finir par s'ennuyer des éternels hommages qu'on lui rend! A bon entendeur, salut!...

NATHALIE DE S.

P. S. — J'oubliais d'enregistrer dans vos colonnes le succès que vient d'obtenir à Drury-Lane M^{me} Anna Bishop dans l'opéra *the Maid of Artois* de Balfe. M^{me} Anna Bishop a fait de grands progrès depuis quelques années. Sa voix, qui est un soprano sfogato, est malheureusement un peu faible; mais elle chante avec méthode et avec goût, et se place la première entre toutes parmi les cantatrices anglaises. Le théâtre de la Princesse, tout de neuf habillé, et portant costume de très bon goût, a rouvert ses portes au public et a débuté par un beau succès. Les *Williss*, opéra nouveau de Loder, a obtenu un triomphe mérité. Allen, le gracieux ténor à la voix suave et douce, et M^{me} Albertazzi, ont contribué vivement au succès de l'ouvrage nouveau. Le théâtre de la Princesse est en ce moment avec Drury-Lane celui qui fait de meilleures recettes de tous les théâtres anglais.

Perlet, Cartigny, Rhozevil, et M^{lle} Brohan, ouvriront la saison du Théâtre-Français à Londres. Perlet fut naguères un grand favori du public de Londres. Cartigny est pour lui, aujourd'hui, un acteur dont nul autre ne lui ferait pardonner l'absence. Rhozevil est considéré comme une des colonnes du théâtre. Le nom de Brohan a toujours été accueilli favorablement. Frédérick-Lemaître et Clarisse ont laissé des souvenirs qui sont un garant de l'accueil qu'on leur réserve. Lafont et M^{lle} Fargueil retrouveront tous leurs amis. Alcide-Toussaint sera, dit-on, accompagné de M^{lle} Celine Vallée. Puis, la perle du Gymnase ira, à son tour, combler les vœux de tous ceux qui éprouvent, en la voyant, et l'admiration pour un talent ravissant de naturel et de perfection, et l'estime si grande que lui valent les plus heureux dons du cœur.

UNE HIRONDELLE.

De mon pays ne me parlez-vous pas?
BÉRANGER.

Deux sous! deux sous, la petite hirondelle!...
Ainsi criait, au coin d'un carrefour,
Maudit vaurien qui, dans sa main cruelle,
Serrait l'oiseau comme eût fait un autour.

Pauvre je suis; et pourtant de Dieu même
J'imiterai la libéralité!
Tiens, pauvre oiseau, de par celle que j'aime,
Voici la vie avec la liberté.

A tire d'aile, allons, file avec joie;
Va retrouver et ta mère et tes sœurs;
Loin de ces lieux l'automne vous renvoie;
Le blanc soleil rayonne mieux ailleurs.

Va voir le toit de la brune Espagnole,
Et le palmier du jardin des Péris,
Et la *casa* de l'ardente créole,
Et de l'Arno les bords toujours fleuris.

Vous reviendrez quand le soleil fidèle
Ramènera la vie en nos climats.
Aux cœurs glacés la verdure revient-elle?
Vous reviendrez.... Elle ne revient pas.

Mais si jamais, gentille messagère,
Tu veux payer mon bienfait d'aujourd'hui,
Vers mon amie alors, pour tout salaire,
Viens doucement, et puis tout bas dis-lui :

« Rien de plus doux que la saison des roses :
» Rien de plus beau qu'un regard de tes yeux ;
» Rien de plus sûr que les amours écloses
» Au fond des cœurs ouverts aux malheureux ! »

10 octobre 1846.

ARMAND G.

Causeries Musicales.

ALBUM 1847 DU MÉNESTREL.

Encore quelques jours, et les primeurs musicales vont éclore sur tous les points cardinaux, et des essais d'albums aux reflets dorés s'étaleront à la devanture des magasins de musique, et éblouiront les regards du dilettante parisien.

Mais là, comme ailleurs, chaque année enfante un progrès, chaque jour amène des améliorations, voit disparaître une coutume bizarre, une habitude traditionnelle. Rien ne se dérobera à cette loi générale : arts, littérature, sciences, industrie, tout subit l'impulsion du mouvement rénovateur qui travaille les masses. Tantôt c'est le fond, tantôt c'est la forme que le temps balaye dans sa marche rapide : nous en aurons plus d'un exemple à constater.

Ainsi s'en vont ces ALBUMS composés invariablement de douze romances du même

auteur, albums qui ont eu leur vogue, leurs tributaires et leurs nombreux servants. Déjà celle qui fut reine en ce genre, Loïsa Puget (M^{me} Gustave Lemoine), a abdiqué le sceptre de l'Album *un et indivisible*; et après elle la royauté est restée chancelante entre les mains de ses compétiteurs.

Masini, à son tour, assure-t-on, vient d'abandonner la lice et ne fera pas d'album cette année.

Enfin, Etienne Arnaud, le nouveau compositeur en vogue, s'est également abstenu de suivre les errements de l'album traditionnel: il n'a pas voulu sacrifier à cette forme de publicité surannée, où la musique, partant d'une même source, se trouve stéréotypée sur des sujets qui malheureusement n'ont que trop de tendance à se ressembler tous. Etienne Arnaud a compris la nouvelle et véritable mission de l'album, et il s'est associé de cœur et d'âme au mouvement régénérateur provoqué par le *Ménestrel*.

Aussi pouvons-nous prédire avec certitude que l'Album 1847 du *Ménestrel* ne le cédera en rien à ses aînés. Loin de là.

En ouvrant le recueil, nous trouvons les *Flurs animées* d'Etienne Arnaud, élégante chansonnette composée pour l'inimitable Cinti-Damoreau, et nous offrant comme un parfum précurseur du bouquet mélodieux qui va suivre. Puis, nous apparaît le *Joli fantôme blanc*, d'Adrien Boieldieu; la *Jument de l'Arabe* née sous l'inspiration de Joseph Vimeux.

Après cela, toujours en feuilletant le recueil, nous rencontrons les *Cheveux blonds*, l'une de ces délicieuses valse de Etienne Arnaud, dont il possède si bien le secret, et qu'il a confiée au talent souple et dramatique de M^{me} Iweins d'Hennin.

Lola, cette page si originale de Louis Abadie, est bien aussi une valse, mais celle-ci offre l'un de ces trois temps fortement accentués, au type espagnol, et qui vibrent si énergiquement dans la voix de Barroilhet.

Une autre mélodie, *Adieu mes fleurs chéries*, de M. Vimeux, se développe également en un mouvement de valse, mais d'un genre tout sentimental et presque rêveur. M^{me} Sabatier dira ce morceau divinement.

Poursuivons: nous voici en plein océan, sous les feux d'un combat naval. Voyez ce pauvre mousse pleurer au souvenir de sa mère, qu'il ne reverra peut-être plus, et vous comprendrez combien il y a de larmes et de douloureuse expression dans cette seconde mélodie dialoguée de Cheret, *Matelot et Mousse*. Nul doute que sous les auspices de Géraudy cette belle production ne devienne

un digne pendant au *Mousse noir* du même auteur.

Nous disons cette *seconde* mélodie dialoguée de Cheret, car nous avons omis de parler de la première, les *Adieux d'une sœur*, ravissant feuillet arraché aux chroniques sentimentales des montagnes, et qui nous reportera aux suaves souvenirs de la *Grâce de Dieu*. Ponchard se chargera d'en faire jaillir de nouvelles émotions.

Après la séparation et les pleurs, viennent les joies du retour et les accents de tendresse.

Maria, mon amour, presse ton pas léger!
Oh viens! la brise folle
Soupire doucement,
Et ma nacelle vole,
Plus vite que le vent....

Ici nous sommes en pleine barcarolle. Cette mélodie de *Maria* est empreinte de tant de rêverie et d'amour qu'on la croirait signée de Masini. C'est le plus bel éloge qu'on puisse faire de cette petite perle de Louis Abadie, dont François Wartel s'est déjà fait l'interprète remarquable.

Pour terminer le recueil, Etienne Arnaud a laissé échapper de sa plume *Plus de larmes*, l'une de ces romances dramatiques qui deviennent une bonne fortune quand Roger leur communique la puissance de sa voix et la verve de son admirable diction.

Pour les paroles, nous avons déjà cité les noms de MM. Emile Barateau, Bressier, Balthran, Guérin, de Lonlay, Richomme et Tagliafico: pour les dessins, ceux de MM. Alophe, Gavarni, Leroux, Mouilleron et Nanteuil, avec frontispice de Langlade; tous les noms justement réputés sont une nouvelle garantie du succès de cette publication.

THÉÂTRES.

Robert Bruce sera représenté, dit-on, le 20 de ce mois. Ainsi le désire le directeur de l'Opéra, et, comme ce directeur est homme de parole, on peut-être certain que, si l'apparition de l'ouvrage de Rossini est retardée, ce sera uniquement par suite de quelque une de ces indispositions malencontreuses devant lesquelles la meilleure volonté est forcée de s'incliner. Le choix de Robert Bruce comme principal personnage de la pièce nouvelle est d'un heureux augure. Robert Bruce, c'est le héros de l'Écosse au commencement du quatorzième siècle, comme Wallace le fut à la fin du treizième siècle. Tous deux

combattirent pour l'indépendance de leur patrie, mais avec une destinée différente. Trahi par un misérable, Wallace mourut sur un échafaud, tandis que Robert Bruce, après avoir été durement éprouvé pendant de longues années, finit par conquérir sa couronne et par affranchir l'Écosse du joug de l'Angleterre. Les auteurs du poème nous raconteront avec l'intelligence et le talent qu'ils ont déjà montrés les principaux faits d'une vie si agitée et si intéressante. Leurs succès précédents présagent un succès nouveau.

— C'est dans les derniers jours de ce mois que sera exécutée, au théâtre de l'Opéra-Comique, *la Damnation de Faust*, légende en quatre parties, de M. Berlioz. Il y a quatre principaux personnages dans cet ouvrage : Faust, Méphistophélès, Brander, Marguerite; ils seront représentés par Roger, Hermann-Léon, Henri et M^{me} Duflot-Mailard. Il y a un an que l'auteur a conçu le plan de son œuvre; c'était au moment de son départ pour l'Allemagne. Il l'a écrite dans ses pérégrinations à travers ce pays. Quelques passages du poème sont empruntés au *Faust* de Goëthe et traduits par M. Gérard de Nerval; quelques scènes sont de M. A. Gandonnière. Tout le reste des paroles est de M. H. Berlioz. Une des plus importantes scènes a été écrite à Prague. Berlioz s'était attardé dans les rues tortueuses de la ville; il était huit heures du soir; il s'arrête chez un épicier, au coin d'une rue, et là, à la flamme d'un bec de gaz, il se met à composer jusqu'à ce que le maître du logis, importuné par sa présence, vint le prier de porter ailleurs ses papiers et ses pénates musicales.

— Jeudi de la semaine dernière, M^{me} Récamier avait réuni quelques personnes pour entendre *la Guerre des clochers*, comédie de M^{me} Casa-Major. Quelques scènes ont été fort goûtées. Samson, du Théâtre-Français, s'était chargé de lire la pièce, et s'en est

tiré avec tant de finesse et de talent, qu^e M. B... disait à une dame qui lui demandait son opinion sur le mérite de l'ouvrage: « En vérité, le plaisir d'entendre m'a fait oublier le soin de juger. » — Il y a quelques jours, on a lu, dans un salon du faubourg Saint-Honoré, *la Cléopâtre* de M^{me} Émile de Girardin. Cette tragédie a été accueillie avec une très-vive sympathie. — La comédie de société est toujours à la mode. On joue chez M^{me} de Cour..., on joue chez M^{me} d'Haus..., et dernièrement, au château de Dangu, on a donné *les Précieuses ridicules* et *les Rivaux d'eux-mêmes*, où M^{me} de la Fer... et M^{me} la duchesse d'Is... ont, dit-on, déployé un esprit et une expérience de la scène au-dessus de tout éloge.

— On exécutera cet hiver, dans la salle du Conservatoire, une œuvre nouvelle de M. Félicien David, intitulée *Christophe Colomb*. Cette production, dans la forme de l'ode symphonie, est une sorte de pendant au *Désert*. Après avoir peint et chanté l'infini des mers de sable, la caravane, le simoun, l'oasis et ses nuits enchanteresses, M. Félicien David a voulu reindre et chanter aussi l'immensité de l'Océan, ses jours de terrible colère et ses nuits de calme profond; seulement il a joint à son nouvel ouvrage un élément de plus: les saisissantes péripéties du voyage de Colomb, le départ pour une terre problématique, avec ses craintes poignantes et ses audacieuses espérances, les périls de la traversée, où les éléments et les hommes semblaient se concerter pour faire avorter les projets du génie, et enfin l'immense joie de l'arrivée sur une terre inconnue et pourtant devinée par l'immortel Génois.

— On écrit de Rome que Fanny Elssler a été admise au baise-pied du pape. Ce jour-là, la danseuse s'était parée de ses plus beaux atours, les diamants étincelaient sur toute sa personne; cela n'a point déplu, c'était un hommage rendu à la personne du Saint-Père.

A ce Numéro est jointe la planche 2225.

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderies (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 50; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DE V^e DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.